

## **C'est une étrange entreprise de faire rire les honnêtes gens. E.La Selve, Rire face aux pouvoirs**

Elisabeth La Selve

Psychanalyste, membre de l'ALI, Marseille.

Je ne vais pas discourir longuement, en cette fin de journée où nous avons entendu beaucoup de choses intéressantes.

« C'est une étrange entreprise de faire rire les honnêtes gens », disait Molière.

Molière qui employait le comique de situation et tout aussi bien – parce qu'il était également poète – qui a usé des mots de sa langue pour nous faire rire et rire encore aujourd'hui.

p/ ex dans « Les femmes savantes » :

→ quand Bélise dit à la servante Martine : « Veux-tu toute ta vie offenser la grammaire ? »  
et ladite Martine de répondre : « Qui parle d'offenser grand-mère ni grand-père ? »

Alors, je ne sais pas si je vais faire rire les honnêtes gens que vous êtes car l'occasion de cette rencontre aujourd'hui a été suscitée par ces « événements » de ce début d'année 2015.

« Événements » : « C'est ainsi qu'ici, l'on appelle ces crises que l'on ne sait pas nommer. »

Alors, « ici », c'est une cité de la banlieue parisienne.

Nous sommes en 2005 ... il y a 10 ans. (Évocation des violences dans les banlieues en 2005) cf « La violence, l'adolescent, la ville » Marie JEJCIC p 89

Le 11 janvier, en France, au pays de Voltaire et de la Déclaration des Droits de l'Homme et du Citoyen, des millions de ces/ses citoyens, aux Voix devenues Muettes, étaient dans les rues sans aucune Bastille à prendre.

Heidegger disait « ne peut véritablement faire silence que celui qui a quelque-chose à dire ».

Agnès Benedetti a notamment proposé comme fil rouge à cette journée de rencontre « de reprendre la parole ».

La parole comme une nouvelle Bastille à prendre ?

Afin de jeter aux orties les nippes du « prêt à penser » de la nouvelle langue en vogue dans nos sociétés libérales et mondialisées, cette « novlangue » contraire, antinomique à toutes les lois du langage.

Cette « novlangue » qui veut faire croire qu'une langue, que le langage, ne doit être qu'un instrument d'information servant à la communication, un code univoque, nettoyé donc de toutes ces scories qui font par exemple le style.

Ce « style » qui ouvre les Ecrits de Lacan, en 1966, où il cite Buffon :

« Le style est l'homme même », répète-t-on sans y voir de malice, ni s'inquiéter de ce que l'homme ne soit plus référence si certaine. »

Et il poursuit :

« Le style c'est l'homme, en rallierons-nous la formule, à seulement la rallonger : l'homme à qui l'on s'adresse. »

Pour Aristote, l'homme est un animal parlant.

Parlêtre dira Lacan.

Pour Aristote, « le rire est le propre de l'homme ».

C'est la ligne de démarcation entre le règne du monde animal et le règne du monde humain.

Si la gelinotte glousse, si la pie en plus d'être voleuse, jacasse, si la hyène ricane et si on peut hurler avec les loups ... seul l'être humain rit avec la vache, bien sûr, mais ça c'est le slogan de la pub.

Dans les années 1890, Fliess écrit à Freud son mécontentement.

De quoi s'agit-il ?

Fliess reproche à Freud de faire état de trop de « mauvaises plaisanteries » et de « jeux de mots » que Freud extrait des rêves.

Freud répond à Fliess (Lettre du 11 septembre 1899) :

« Le fait que le rêveur apparaisse trop ingénieux, trop amusant, est certainement exact. Mais je n'y suis pour rien et ne mérite aucun reproche. Tous les rêveurs sont, de la même façon, d'insupportables plaisantins, et cela par nécessité parce qu'il se trouvent dans l'embarras et que la voie directe leur est barrée. Ce qui semble relever du trait d'esprit dans tous les processus inconscients est en intime corrélation avec la théorie du spirituel et du comique. »

Pourtant, la lecture de l'ouvrage de Charlotte Beradt, « Rêver sous le IIIème Reich », nous apprend que quand la terreur nazie s'est installée, le monde onirique s'est déployé selon les mêmes contraintes présentes dans le champ de la réalité : les rêveurs se sont autocensurés dans leurs rêves.

De même que dans « La langue du IIIème Reich », Victor Klemperer indique que l'usage de la langue elle-même est contaminée par l'idéologie à l'œuvre.

Ernest Jones écrit dans l'ouvrage qu'il consacre à Freud : « Les mots d'esprit ont une fonction sociale. »

Et il précise : « Il leur faut un public qui puisse rire. »

Nous rejoignons ici en quelque sorte la notation de Molière.

Le mot d'esprit, c'est ce qui va transgresser le code.

Dans le Séminaire sur « Les formations de l'inconscient », Lacan précise que le message du mot d'esprit gît (justement) dans la différence avec le code.

Alors quel serait l'espace possible pour l'émergence en éclair d'un mot d'esprit dans le « prêt-à-parler » codifié ambiant ou quand la Terreur menace ouvrant la voie à la censure voire à l'autocensure ?

Dans « Psychologie des foules et analyse du moi », Freud notait en 1921 : « on cède d'abord sur les mots et puis peu à peu sur la chose ».

Mais si le mot d'esprit est une richesse qui réside en puissance comme promesse dans la langue et c'est pourquoi il circule entre les humains, encore faut-il que ces humains soient « de la même paroisse » pour en rire, comme le fait remarquer Charles Melman.

Car nous ne rions pas tous des mêmes choses, l'actualité récente nous le fait bien entendre et mon collègue Jean-Pierre Gasnier nous en a donné, ce matin, quelque explication.

Dès lors, il ne nous faudrait pas verser dans une absurdité logique qui consisterait à mettre en place une idée de ce qui fait pour nous identité meilleure que celle de l'autre car à tenter ou plutôt à re-tenter cela – en faisant fi de la mutation qui s'est opérée dans notre civilisation – nous ne retrouverions que le malaise dans la culture, celui que Freud avait noté, même si les formes sociétales en étaient de fait différentes.

Car Civilisation et Culture sont à distinguer. Lacan le faisait et Charles Melman nous le rappelle : « si la civilisation consiste à reconnaître les lois de la parole – (...) – la culture est-elle une façon collective de méconnaître l'impossible que lesdites lois impliquent ? Autrement

dit, la culture est peut-être la façon que nous avons de déplacer le problème, de ne pas vouloir le repérer là où il gîte... » « Problèmes posés à la psychanalyse » (p29)

La découverte freudienne de l'Inconscient, on peut peut-être aussi l'indiquer ainsi, implique la plasticité du sens.

Alors, à nos fréquentes tentatives de rigidifier, pétrifier, vitrifier un Père, un Texte, un Livre, une Idée, en tant qu'indestructible, le mot d'esprit vient faire échec.

Mais à condition qu'une langue reste vivante pour le véhiculer. C'est la garantie d'ouverture de l'Inconscient.

Grâce à la présence attentive et à l'intelligence bienveillante d'un animateur de quartier de Bois l'Abbée, un livre est né : « Linconnu du BLB ». « L'inconnu du BLB » : des mots contre la violence des maux.

Vous avez peut-être acheté « Charlie Hebdo », achetez aussi et lisez « Linconnu du BLB ».

Je voudrais terminer par la lecture de quelques lignes de Rabelais, l'Avis « Aux lecteurs » qui précède le Prologue de Gargantua :

« Amis lecteurs qui lisaient ce livre,  
Dépouillez-vous de toute passion  
Et ne soyez pas scandalisés en le lisant.  
Il ne contient ni mal ni corruption ;  
Il est vrai que vous n'y trouverez guère de perfection Sauf en matière le rire ;  
Mon cœur ne peut choisir d'autre sujet  
A la vue du chagrin qui vous mine et vous consume. Il vaut mieux traiter du rire que des larmes,  
Parce que le rire est le propre de l'homme. »

Elisabeth La Selve